

et 160-161) et comment Martial, en se référant à des *topoi* de la poésie d'exil d'Ovide, a indiqué la précarité de sa position à l'époque de l'empereur Domitien (p. 167-174). Le livre n'est pas exempt de fautes d'impression (à la p. 217, il faut lire VI, 21, 1 au lieu de VI, 2, 1 et à la p. 257, XI, 90 au lieu de X, 90) ; à la référence Rimell (2008), telle qu'on la lit dans les notes, rien ne correspond dans la bibliographie ; je suppose qu'il s'agit de Victoria Rimell, *Martial's Rome : Empire and the Ideology of Epigram*, Cambridge, 2008.

Willy EVENEPOEL

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Les opera minora et le développement de l'historiographie taciteenne*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2014. 1 vol. 222 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 68). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-119-5 25.

O. Devillers a rassemblé ici, augmentées de quatre contributions, les communications présentées dans un atelier « Les opuscules de Tacite » qu'il avait organisé à l'occasion de la *7th Celtic Conference in Classics* réunie en 2012 à l'Université de Bordeaux-Montaigne. La copieuse bibliographie qui clôt le volume (p. 201-212) met en lumière le grand nombre d'études consacrées à tel ou tel des *opera minora* et l'absence de toute entreprise synthétique. Le parti pris d'O. Devillers est donc tout à la fois judicieux et fort utile. Il en va de même de l'organisation de la matière fondée sur l'*Agricola*, la *Germanie* et le *Dialogue des orateurs*. Les treize textes réunis – mais on ne peut ici les présenter tous – sont répartis en trois sections : d'abord « Approches générales » (p. 13-70), viennent ensuite « Regards singuliers sur les *opera minora* » (p. 73-145) et enfin « Confrontations ponctuelles entre *opera minora* et *opera maiora* » (p. 149-200). La première partie s'ouvre sur un lumineux état de la question où O. Devillers définit l'objectif de l'entreprise, mesurer la continuité entre ces trois écrits d'une part, les *Histoires* et les *Annales* de l'autre, les premiers tenant lieu de « laboratoire », tandis que E. Keitel recherche comment Tacite use des détails pour mettre en œuvre l'*evidentia* à propos de trois thèmes essentiels de l'*Agricola* et des *Annales*, la conduite des sénateurs sous un mauvais empereur, la « désolation » physique et morale qui frappe Rome sous un mauvais empereur et enfin l'importance de la mémoire. Les contributeurs de la deuxième partie abordent des aspects particuliers du *Dialogue* et de l'*Agricola*, par exemple le processus de « romanisation forcée » en Bretagne, expression qui pourrait être nuancée à la lumière des travaux des historiens trop peu utilisés ici. Quant à la troisième partie, elle offre plusieurs exemples ponctuels, mais toujours intéressants, de confrontations spécifiques, plus particulièrement entre l'*Agricola* et les *Annales*. L'éditeur a pris la peine de dresser un « Index des passages cités » ce qui rend encore plus utile ce recueil d'un grand intérêt scientifique, nourri de réflexions stimulantes et bien argumentées.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Emma SCIOLI, *Dream, Fantasy, and Visual Art in Roman Elegy*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. XII-278 p., 29 ill. n./b. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 55 \$ (broché). ISBN 978-0-299-30384-6.

Dans cet ouvrage, Emma Scioli étudie les aspects visuels des rêves relatés par les poètes élégiaques romains. Dans ce but, l'auteur offre un « close reading » de quelques descriptions de rêves dans les œuvres de Tibulle, de Properce et d'Ovide. Comme l'indique le titre du livre, l'auteur rapproche dans la mesure du possible ces textes des œuvres d'art de l'Antiquité gréco-romaine. Distinguant dans son introduction (p. 3-23) les « epiphany / message dreams » (par ex. dans l'élégie IV, 7 de Properce) et les « episode dreams », E. Scioli traite en réalité essentiellement de cette deuxième catégorie de rêves. Elle présente ensuite les études générales et spécifiques concernant les rêves dans la littérature latine avant d'offrir un aperçu résumé du contenu de son livre (p. 21-23). Le premier chapitre (p. 24-54) livre une idée des types de rêves que l'on peut trouver dans la poésie latine. L'auteur prend comme point de départ ce que Lucrèce (IV, 379-521) et Cicéron (*Academica* II (*Lucullus*), 51-52) ont écrit sur la différence entre les observations d'une personne éveillée et celles d'une personne en rêve. À partir d'Ennius et de Lucrèce, les poètes utilisent en général des formes passives du verbe *videre* (par ex. *visus est*) pour indiquer en même temps ce que le rêveur a vu et le caractère incertain de sa vision (par ex. p. 36 et 38) ; E. Scioli se montre très attentive aux nuances du vocabulaire utilisé. En fonction de son étude de descriptions de rêves, elle présente une analyse consciencieuse de la description virgilienne du bouclier d'Énée dans *Aen.* VIII (p. 39-43), et une analyse approfondie de l'élégie *Amores* III, 5 d'Ovide, une élégie très particulière consacrée à un rêve (p. 43-54). L'auteur présente ensuite (Ch. II) une analyse de Tibulle I, 5 (p. 55-89) ; cette élégie ne constituerait pas un « actual dream » mais une *phantasia*, « a dreamlike episode, a type of vision » (p. 56-57). Le poète s'imagine une vie avec Delia, toute différente de sa vie réelle. E. Scioli lui compare ensuite quelques fresques (p. 75-89). Le troisième chapitre (p. 90-133) contient une étude détaillée de l'élégie II, 26a de Properce (= II, 26, 1-20). E. Scioli insiste sur le fait que le poète / le rêveur, tout comme Tibulle dans son élégie I, 5, se trouve dans la périphérie de son rêve (p. 90). Elle met en lumière la construction heureuse de l'élégie où alternent les descriptions des scènes du rêve, le commentaire du poète et les comparaisons mythologiques. Le chapitre IV (p. 134-172) concerne l'élégie III, 3 de Properce qui décrit un rêve relatif à son initiation comme poète ; sur le mont Hélicon, il entend l'un après l'autre le dieu Apollon et dans une grotte la muse Calliope ; il reçoit l'ordre de ne pas écrire de poème épique mais de s'adonner à la poésie élégiaque. Le poète donne à la matière traditionnelle une note personnelle par la mise en scène d'un rêve et par une visualisation très forte. E. Scioli compare l'élégie de Properce avec des fresques (cf. *infra*) et avec un relief en marbre (l'apothéose d'Homère). Dans son cinquième chapitre (p. 173-216), E. Scioli étudie le rêve de Rhéa Silvia décrit par Ovide dans les *Fasti* III, 27-38 : la Vestale raconte le rêve qu'elle a eu quand elle a été violée par le dieu Mars durant son sommeil. Le rêve est symbolique et n'est pas compris par Rhéa Silvia ; il annonce la naissance de Romulus et Remus et la royauté du premier. Comme dans les chapitres précédents, E. Scioli indique les rapports avec des œuvres d'art, parmi lesquelles une fresque synoptique provenant de Pompéi, une mosaïque provenant d'Ostie et un sarcophage. L'auteur critique l'hypothèse de Hubbard selon laquelle il existe une corrélation stricte entre Properce II, 26a, 5-6 et les œuvres d'art qui représentent Hellé (p. 117-120 et 133) ; E. Scioli souligne à juste titre « the deliberate shift in emphasis » de Properce. Selon moi, il n'est pas évident que

Properce, dans son élégie II, 26a, fasse non seulement allusion à des fresques représentant Hélé et Phrixus d'une part et Héro et Léandre d'autre part, mais aussi à des représentations d'Ariane et de Thésée (voir à la p. 124). D'autre part, je suis E. Scioli pour qui les lecteurs eux-mêmes peuvent établir des rapports supplémentaires (p. 132-133). Je pense qu'on doit localiser la *semita* dont il est question au vers *quo nova muscoso semita facta solo est* (Properce III, 3, 26) dans une région qui est opposée à *medio... mari* (v. 24) ; à la p. 138, E. Scioli la localise sur le mont Hélicon. La comparaison régulière du texte avec les œuvres d'art constitue un des atouts de ce livre. Il est vraisemblable que Tibulle, Properce et Ovide, en développant leurs descriptions de rêves, ainsi que leurs lecteurs, en lisant ces descriptions, pensaient à certaines fresques ou mosaïques. Mais je pense que ces poètes sont plus importants pour comprendre les œuvres d'art que l'inverse. Et j'ajouterais par ailleurs que les différences entre la poésie et les œuvres d'art résultent en partie du fait que les poètes d'une part et les peintres et les sculpteurs d'autre part mettent en œuvre des moyens techniques différents ; de plus, certaines différences sont la conséquence du fait qu'un poète comme Ovide veut prouver justement qu'un poète peut montrer à ses lecteurs plus que les peintres et les sculpteurs. Ce livre bien présenté contient 29 illustrations, malheureusement en noir et blanc, qui ne sont pas toujours très nettes (ainsi par ex. à la p. 201), alors que l'étude parle régulièrement des couleurs (par ex. p. 113 et suivantes). Signalons encore que l'entrée *color terms* de l'index devrait renvoyer aux réflexions des p. 116 et 117. En tout cas, il s'agit d'un livre solide et attrayant, qui contient beaucoup d'observations et de considérations pertinentes.

Willy EVENEPOEL

Dorota DUTSCH, Sharon L. JAMES & David KONSTAN (Ed.), *Women in Roman Republican Drama*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. 272 p. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 55 \$ (broché). ISBN 978-0-299-30314-3.

Depuis une vingtaine d'années le théâtre à Rome, sujet longtemps négligé, fait l'objet de recherches actives nourries de textes et de commentaires nouveaux. Aussi les connaissances admises sur les conditions de production et de réception de la *palliata* sont-elles remises en cause. L'accent est particulièrement mis sur les représentations et sur les contextes sociaux, culturels, politiques et même militaires puisque les conquêtes, en faisant affluer sur le marché des milliers d'esclaves, ont renouvelé les thèmes, les acteurs et le public. Enfin, le recueil s'inscrit dans la ligne des nombreuses investigations sur le *gender* puisqu'il s'interroge sur la place des femmes sur et hors de la scène. Ce type d'interrogation n'est pas intervenu jusqu'ici dans les enquêtes sur la « romanité » du théâtre romain, applaudi par un public « romain » qui comprenait des femmes libres et des esclaves. La *fabula togata* est donc, en ce domaine, logiquement centrée sur les femmes et leurs rapports avec les hommes tels que le public les vivait au quotidien dans sa famille. On sait qu'en 240 une décision politique fait entrer le théâtre en latin aux *ludi romani* pour toucher un public peu familier du grec et pour introduire des thèmes absents du théâtre grec. Les édiles qui ont ces jeux en charge ont à cœur de satisfaire le public pour avancer dans leur *cursus honorum* sans oublier que les pièces doivent véhiculer les valeurs propres au discours social de Rome. Ce volume, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, rassemble onze